

neuves défrichées et non écabouées, on obtient de suite, avec le noir, des récoltes que l'on obtiendrait également avec le fumier d'étable seul, mais seulement au bout de trois ou quatre ans, circonstance qui tend à établir que le phosphate de chaux joue le principal rôle dans l'opération. M. de Romanet a remarqué aussi que les terres de défrichement, chaulées ou marnées en même temps qu'on y répand le noir ou peu de temps auparavant, n'accusent pas d'aussi bons résultats en récoltes de grains que dans les cas où le noir est seul appelé à intervenir. Cela étant, ne serait-on pas en droit de supposer que l'acide carbonique des débris végétaux en décomposition affaiblit son action en la partageant, et que si cet acide ne s'employait pas en partie à dissoudre la chaux ou l'élément calcaire de la marne, il s'emploierait entièrement à dissoudre le phosphate du noir animal et en fournirait ainsi une quantité plus considérable aux récoltes. Enfin, le même observateur nous apprend que les parties de landes qui servent de passage aux animaux domestiques, aux oies, aux dindons, etc., sont les premières à produire de bonnes céréales quand on fume la lande défrichée avec du fumier de ferme, tandis qu'elles profitent moins que les autres parties d'une fumure au noir. Selon nous, la différence s'expliquerait ainsi : Sur le passage des animaux, la bruyère disparaît et ne donne par conséquent plus de détrit ; à sa place, l'herbe pousse et le bétail la broute. Voilà donc une source d'acide carbonique qui s'affaiblit ou se tarit avant le défrichement par conséquent, le phosphate du noir ne s'y dissoudra point en quantité aussi notable qu'ailleurs. Mais d'un autre côté, et en même temps que l'humus végétal s'use à produire de l'herbe fine sur les chemins ou passent les bêtes, celles-ci y déposent de l'engrais, et la volaille notamment enrichit ces chemins de phosphates assimilables, dont la quantité est largement suffisante aux récoltes à l'époque du défrichement. Or, quand, après avoir pratiqué cette opération on répand sur la terre du fumier d'étable qui ne contient que des traces de phosphate, les parties occupées autrefois par les chemins, ne souffrent pas de la disette et produisent de suite. Quand, au contraire, on fume avec le noir, les parties de bruyères profitent de leur humus en même temps que du phosphate, tandis que les autres n'ont plus d'humus au service de la récolte et n'ont pas besoin de phosphate. Ce qui leur manque, c'est l'engrais végétal ; elles sont relativement plus pauvres que la terre de bruyère.

Dans les campines belges, où l'humus manque, le noir des raffineries d'Anvers n'a pas eu de succès. Il en

aurait eu peut-être dans les bruyères de l'Ardenne où l'on ne s'en est pas servi.

Les effets du noir animal pur, si marqués à l'époque des défrichements, diminuent peu à peu, et au bout de quelques années de culture, huit, dix ou douze ans, cet engrais n'agit plus, parce que les terrains assez riches en phosphate de chaux n'ont plus besoin d'en recevoir de nouvelles doses. Mais le noir résidu des raffineries, agit toujours en vertu du sang dont il est imprégné.

On répand le noir au moment de recouvrir la semence avec la herse et dans la proportion de 4 ou 5 minots seulement. On peut aussi l'humecter, y rouler les graines et semer ces graines pralinées. Dans le cas particulier, ce second procédé nous paraît tout aussi avantageux, si ce n'est plus, que le premier.

Carrière Agricole.

De l'administration du personnel dans une exploitation rurale.

Dans toutes les localités, on entend un grand nombre des hommes qui se livrent à l'agriculture se plaindre de la paresse et de l'insouciance, souvent de la mauvaise volonté des gens dont ils sont forcés de se servir. Cependant que l'on remarque bien que partout aussi on rencontre quelques cultivateurs qui sont bien servis, et qui conservent pendant longtemps les mêmes domestiques. Cette observation devrait, du moins, faire présumer à ceux qui font entendre ces plaintes, qu'il y a dans leur intérieur, de même que chez beaucoup de leurs confrères, quelques circonstances qui exercent une fâcheuse influence sur la conduite des individus qui composent le personnel de leurs exploitations, et sur la moralité et les habitudes d'une partie considérable de la classe des valets de ferme. Pour l'observateur qui y apporte quelque attention, il n'est pas difficile de reconnaître les causes d'un vice dont les résultats sont extrêmement fâcheux. Je vais indiquer les moyens par lesquels chacun peut dans la sphère de ses opérations, contribuer à améliorer les habitudes des hommes de cette classe, en se procurant à lui-même des agents fidèles et dociles, souvent même dévoués à ses intérêts. C'est dans les observations que j'ai été à portée de faire, chez un grand nombre de cultivateurs, autant que dans ma propre expérience, que je puiserai les conseils que je vais donner aux chefs d'exploitations rurales, grandes ou petites.

Bien choisir ses serviteurs et les traiter convenablement, sont les moyens de les conserver pendant longtemps, et l'on ne peut compter sur de bons services que de la part de

ceux qui se plaisent dans leur position, et qui n'éprouvent pas le désir d'en changer. Je sais bien qu'à en croire quelques personnes, il n'est pas possible de faire un bon choix dans cette classe ; mais c'est là se tromper étrangement, quel que pays, quel que canton que l'on habite.

Les bons maîtres sont les bons serviteurs.

C'est là ce que prouve suffisamment l'exemple de ces cultivateurs que l'on rencontre partout, et qui ont su s'attacher des hommes qui les servent fidèlement. Depuis quelques années, on a institué dans diverses localités des primes en faveur des agents de la culture qui sont restés pendant longtemps au service du même maître. Il est certain que, dans presque tous les cas, ce sont les maîtres qui auraient mérité la prime beaucoup plus que leurs serviteurs : et chacun peut, par des soins appliqués dans son intérieur, agir bien plus efficacement qu'on ne peut le faire par des primes, sur la moralité des valets de ferme.

Après avoir choisi, le mieux qu'il est possible de le faire, les agents dont on a besoin, il faut bien savoir tolérer en eux quelques défauts, si l'on tient à les conserver. Aucun homme n'est parfait, pas plus les maîtres que les serviteurs ; et l'on trouve de tels avantages à employer des hommes attachés au service d'une exploitation par une longue habitude, qu'il faut savoir faire avec eux la part de l'imperfection humaine. Il est, toute fois, des défauts avec lesquels on ne doit jamais transiger, et, dans ce nombre, il faut ranger l'inconduite grave et l'infidélité. Sur ce dernier point, un renvoi immédiat doit toujours être la peine de fautes même légères, quelque besoin que l'on puisse avoir des services du sujet qui s'en est rendu coupable. Il ne s'agit pas seulement de se défaire d'un homme qui manque de probité, mais d'apprendre à tous les autres à apprécier la gravité des fautes de ce genre : c'est ainsi qu'on fait entrer dans leur cœur les sentiments d'honneur auxquels sont plus sensibles qu'on ne le croit un grand nombre d'hommes de cette classe.

Une circonstance contribue beaucoup aussi à

Conserver la fidélité des serviteurs :

ce sont les habitudes d'ordre du chef de l'exploitation. Là où toutes choses sont constamment rangées avec soin à la place qui leur est destinée, là où tout est compté, mesuré, et où des notes sont prises des entrées et des sorties des denrées et des ustensiles, on ne verra jamais s'introduire ces habitudes d'infidélité qui sont la suite naturelle des désordres d'administration, et qui se perpétuent chez beaucoup de personnes qui se livrent à la culture. Tous ces soins doivent être